Ce supplément doit être donné gratuitement avec le numéro portant la date du Lundi 2 Juillet 1900

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

CAUSERIE DU DIMANCHE

par E. Lagrillière-Beauclerc

Les événements qui se passent en Chine font, en ce moment, l'objet des préoccupations de l'Europe entière.

On se demande avec anxiété ce qui va sortir de cette aventure.

La France exerce, on le sait, dans ces régions lointaines, une action considérable, non pas hélas ! par l'extension de son commerce, mais par le patronage officiel qu'elle accorde aux missions religieuses.

C'est nous, là-bas, qui représentons le Pape. Il n'y a pas de nonce à Pékin ; c'est le ministre plénipotentiaire de France, notre ami Pichon, radical garanti bon teint, anti-clérical militant lorsqu'il était journaliste, c'est lui qui, officiellement, protège les œuvres religieuses, patronne les missions et défend les vicarists apostoliques contre les manœuvres des disciples de *Confucius*.

La France républicaine continue, on le voit, à être, comme jadis la France royaliste, la fille aînée de l'église.

Il paraît que nos intérêts en Extrême-Orient nous obligent à cette attitude et voilà pourquoi notre ministre à Pékin est quelque chose comme un Légat de Sa Sainteté Léon XIII. Il représente le Saint-Siège et est le défenseur diplomatique de 40 prélats dirigeant 40 vicariats qui comptent ensemble 700 missionnaires environ, parmi lesquels des Français, des Italiens, des Allemands, des Espagnols, des Portugais, etc.

Un de ces jours, on accusera M. Pichon d'être internationaliste ! Ce n'est évidemment pas la faute de notre ministre en Chine s'il est ainsi chargé des intérêts religieux de Rome.

C'est la tradition qui le veut.

Depuis des siècles, la France a pour action principale, en Extrême-Orient, de protéger les missions catholiques.

Les jésuites, les dominicains et les franciscains, quoique très divisés entre eux, n'invoquèrent jamais dans ces contrées, d'autres protecteurs que les Français.

Nous en sommes évidemment très flattés, historiquement parlant, mais il y a des heures où nos protégés nous gênent.

Et à ce point de vue, il faut reconnaître que ce sont les jésuites qui ont le plus fait pour maintenir l'accord parfait entre la Chine et nous.

Les roublards disciples d'Ignace de Loyola sont, on le sait, des hommes toujours disposés à faire des concessions.

Comprenant le danger qu'il y aurait en à venir démolir chez ce peuple imbu de vieux préjugés et rivé dans ses habitudes séculaires, le culte des ancêtres et la doctrine de Confucius, nos jésuites avaient fini par accommoder la religion catholique à toutes les sauces.

Ils ne désapprouvaient pas le culte des ancêtres qu'ils additionnaient au christianisme et trouvaient qu'après tout, la morale de Confucius avait plus d'un point de rapprochement avec celle du christianisme.

Ils acceptaient même, avec quelques réticences, la religion de *Fhdt*, c'est-à-dire le Bouddhisme qui comptait encore quelques adeptes au siècle dernier.

On aurait pu leur ajouter Vichnou, Siva, Brahma et le diable, nos jésuites auraient trouvé le moyen de s'en arranger pour la plus grande gloire du Christ.

Le gouvernement chinois que ces gens contrariaient fort peu les protégeait ouvertement, et la paix la plus profonde régnait dans le vaste empire des célestes, entre européens catholiques et chinois de cultes divers.

Mais vinrent les dominicains, les franciscains, des missionnaires d'autres ordres apportant dans leurs poches des excommunications variées à l'adresse de tout idolâtre rendant hommage aux ancêtres ou à Confucius.

Et s'en fut fini de l'ère de paix.

Il y eut des protestations parmi les chinois, du sang versé, des religieux martyrs et des vengeances exercées par le fer et par le feu.

Aussitôt que le christianisme s'affirma comme intransigeant, la guerre fut allumée.

Cette qui commence aujourd'hui, n'est, en réalité, avec des intermittences, que la continuation d'un état de choses qui dure depuis longtemps.

La haine des chinois contre « les diables étrangers » provient uniquement de ce fait qu'ils ne veulent pas commettre d'apostasie. Ils sont d'une religion qu'ils considèrent comme bonne. Ils n'entendent point en changer.

Mais, comme ils démontrent un peu trop vivement leurs sentiments et qu'ils massacrent de temps en temps quelques missionnaires pour s'entretenir la main, en va immoler, à titre de légitimes représailles, des millions de bons Chinois, qui iront dans l'autre monde se convaincre que Confucius est très inférieur, au point de vue de l'influence des démonstrations, à Jésus, de Nazareth.

Et la civilisation occidentale après s'être ainsi affirmée et avoir contraint la Chine à s'incliner devant la puissance divine représentée par des canons du Creusot ou de Krupp, aura permis aux missions catholiques de l'avenir, de prendre un nouvel essor, de la Chine à la Corée, de la Mandchourie au Turkestan, de la Mongolie au Thibet.

Allah est grand !

***

On se souvient du boniment abracadabrant mis par Eugène Chavette dans la bouche d'un pauvre diable débitant une camelotte quelconque sous les galeries de l'Odéon.

Notre homme racontait un voyage sur les bords du Gange ; il sauvait la fille du roi qu'il arrachait à la voracité des caïmans, et en fin de compte, le monarque reconnaissant lui révélait le secret d'une poudre à nettoyer les chandeliers.

Depuis Chavette, on a fait mieux dans ce genre.

Pour donner une idée des progrès réalisés dans l'art boninmentaire, nous citerons ce court extrait d'une brochure religieuse rédigée par des ecclésiastiques et placée sous le patronage du Sacré Cœur de Jésus et de Marie Immaculée.

Il s'agit d'une réclame destinée à vanter les mérites d'un journal financier annexé à la brochure :

Parmi les attributs les plus touchants de saint Joseph, nous remarquons celui de *père nourricier* de Jésus, d'*économe* de la Sainte Famille, chargé des intérêts matériels de l'humble maison de Nazareth. Saint Joseph est aujourd'hui encore considéré comme le défenseur des *intérêts temporels* de ses serviteurs : chacune de nos livraisons est remplie de traits de sa bonté et de sa *sollicitude* paternelle.

Nous autorisant d'un si haut exemple, nous avons depuis vingt-six ans, consacré une partie de notre temps et de nos soins à la *Défense des intérêts matériels* de nos abonnés : 1° En les éclairant sur une foule d'affaires financières qui leur sont journellement proposées, et ne constituent, pour la plupart, qu'une impudente attaque à leur bourse : 2° En *leur procurant, pour leurs économies, des placements honnêtes, sûrs et avantageux.*

Et voilà du coup saint Joseph bombardé patron d'un bulletin financier, lançant des émissions, s'occupant d'achat et de vente de valeurs, d'encaissement de coupons, etc., etc....

Sur une pareille pente, il n'y a aucune raison pour que nos bons ecclésiastiques s'arrêtent.

Ils savent tellement pouvoir compter sur la jobarderie de leur clientèle qu'ils lui servent les cannonisés à toutes les sauces.

Aujourd'hui, saint Joseph est le mystérieux *dispensateur de la hausse* et de la baisse des valeurs à lots ou à l'eau ; demain, saint Pancrace influencera le cours des blés ; saint Chrysostôme pèsera sur les charbonnages, et on ne pourra bientôt plus acheter un lot de haricots secs sans avoir obtenu du marchand, la promesse de la protection mystérieuse de saint Zéphirin à l'heure de la cuisson.

Nos abbés sont en train de nous fabriquer une drôle de religion et il est à croire que si Jésus de Nazareth revenait sur terre, jamais il ne s'y reconnaîtrait dans l'extraordinaire bouillabaisse à laquelle il sert d'enseigne.

Et il y a encore des catholiques à l'âme simple qui s'imaginent que nous attaquons la religion lorsque nous mettons en lumière toutes les turpitudes dont on l'a entourée pour l'exploitation des gogos et l'enrichissement des congrégations.

Relis ton Evangile, Jean-Jean, et en attendant qu'on ait un peu retapé au goût du jour les Saintes Ecritures — la chose arrivera — tache de dénicher dans ces livres un texte justifiant la mise en coupe réglée de la chrétienté et la honteuse bronchante à laquelle on se livre sous le couvert de tous les saints du Paradis.

Et si, comme la chose n'est que trop certaine, après tes recherches tu n'as rien trouvé justifiant, ou même atténuant, ce scandaleux mercantilisme des religieux de notre fin de siècle, quand tu voudras voir un beau jobard, prends-toi par la main et va faire un tour devant ton armoire à glace.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

Nos Poètes

L'EXODE

Au milieu de la plaine inondée de soleil
Passent dans un galop les lourds troupeaux de [buffles ;
la poussière tournoie et monte vers le Ciel,
recouvrant les flancs noirs et desséchant les muffles.

L'œil en feu, tête basse et les jarrets tendus,
ils s'en vont, traversant les torrents et les plaines,
vers les climats lointains et les pays perdus,
les halliers ténébreux où chantent les fontaines.

Les naseaux pleins d'écume et les muscles raidis,
parfois, l'un d'eux s'abat brusquement d'une masse,
avant d'avoir foulé le sol du paradis,
et ses compagnons fous piétinent sa carcasse.

***

Les hommes, vers l'amour qui rayonne au lointain,
tous, s'en vont pour ravir la lumineuse Etoile :
mais ils laissent du rouge aux ronces du chemin,
la fièvre du désir leur dévore la moelle.

L'un d'eux chancelle et tombe : ils enjambent son [corps,
car, là-bas, dans la zone heureuse, l'Amour chante ;
Qu'importent les blessés et qu'importent les morts,
quand le but est si prêt, quand la folie les hante...

Lors, seul, se soulevant, et les yeux vers le Ciel,
malgré le sang qui coule et la mort qui l'entraîne,
dans un dernier effort, il lance un long appel
à l'Etoile qui brille au sud douce et sereine.

ALBERT COLLEAUX.

NOTES & IMPRESSIONS

Le génie a besoin de liberté pour vivre,
Il faut un large verre à l'homme qui s'enivre.

A. BARBIER.

La fortune est un enfant peu difficile en jouets ; elle ballotte aussi bien un pauvre hère qu'un potentat.

Mme DE PUDITEUX.

Il n'y a d'asile sûr que celui où l'on peut échapper à la honte et au repentir.

J.-J. ROUSSEAU.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Le Palais de l'Autriche

Le l'avillon officiel de l'Autriche est un édifice monumental sur plan carré avec toiture à la mansarde. Il est d'un effet à la fois imposant et gracieux par la disposition de ses quatre façades à deux étages, flanquées de pavillons en saillie et surmontées d'un grand dôme ovoïde.

Les motifs du style ont été choisis dans les œuvres du grand maître viennois du XVIIIe siècle Fischer Erlach.

Ce pavillon contient dans son souterrain une succursale de la Banque des Pays Autrichiens ainsi qu'une brasserie installée avec beaucoup de goût. L'architecte de ce Palais est M. Baumann.

GAUSERIE SCIENTIFIQUE

Mouches et Moustiques

Voici le moment de l'année où cette vengeance ailée, qu'on appelle « musca domestica », la mouche domestique, devient particulièrement encombrante et insupportable. Il est bon de savoir ou de se rappeler que la mouche n'est pas seulement un être agaçant par son bourdonnement et répugnant par ses habitudes, mais qu'elle peut aussi, à l'occasion, être une cause de danger et d'infection par les *germes morbides qu'elle emporte attachés* à ses pattes ou à sa trompe. La bactériologie a depuis longtemps démontré que le danger n'est pas imaginaire. Il suffit de poser délicatement une mouche dans un tube de gélatine ou d'agar, pour que, sur cette gélatine ou cet agar, l'empreinte de ses pattes se dessine en d'élégantes colonies de microbes variés.

Or, comme les mouches ont pour nos déjections naturelles, qu'elles viennent des bronches ou d'ailleurs, un goût qu'il est inutile de combattre, on peut juger de la flore microbienne que leurs ébats transportent dans nos aliments où elles vont ensuite se reposer et digérer.

Hankin a fait l'expérience suivante : Dans une prison de l'Inde où sévis-ait le choléra, il a laissé, exposés librement à l'air, des vases de lait. Des mouches n'ont pas manqué d'y venir se noyer, non sans avoir au préalable, sans doute vaqué à leurs affaires et plaisirs ordinaires. Or, en cultivant ce lait, Hankin y a démontré la présence du bacille du choléra.

Nous n'avons pas pour l'instant des bacilles-virgules à offrir à nos mouches. Mais elles trouvent partout et toujours une provision abondante de bacilles typhoïdes et surtout tuberculeux à véhiculer à distance, et croyez que la qualité du microbe leur importe peu.

Ceci rend très vraisemblable l'explication qu'a donnée l'autre jour, à l'Académie de médecine de Paris, M. Lafargue, d'une petite épidémie de variole observée dans un village de la province de Constantine. Dans cette épidémie, tous les malades atteints habitaient la partie sud-ouest du village, tandis que la partie nord restait indemne. Or, en mars et avril, les vents régnants dans la région soufflent avec persistance dans la direction du sud-ouest, et les mouches et les moucherons, très nombreux à cette époque, ne se déplacant que dans le sens du vent, M. Lafargue pense que ce sont ces insectes qui ont ainsi orienté et localisé l'épidémie.

Du reste, le rôle des insectes dans la propagation des maladies se confirme chaque jour. Je ne rappellerai pas l'histoire des puces et du microbe de la peste. Mais, tout dernièrement encore, M. Blanchard a présenté à l'Académie de médecine, au nom de M. Patrick Manson de Londres, des préparations microscopiques montrant la migration de la filaire du sang dans le corps des moustiques. La filaire est la cause d'une maladie spéciale aux pays tropicaux, qu'on appelle la filariose. M. Manson, qui a découvert cette filaire, avait supposé que le parasite est introduit dans le sang de l'homme par la piqûre des moustiques.

En emprisonnant des moustiques dans la celloïdine et en pratiquant des coupes fines, par un travail qui rappelle celui des cheveux coupés en quatre, il a réussi à colorer et à montrer la filaire en place dans l'estomac de l'insecte, dans ses muscles thoraciques, dans les tissus de l'abdomen.

Un de ses élèves, le docteur Low, a même réussi une coupe encore plus heureuse et plus démonstrative. Sur cette coupe, on peut voir le parasite s'allongeant dans toute la longueur de la trompe du moustique. Il paraît difficile, après cela, de contester au moustique son rôle d'inoculateur de la maladie.

La filariose nous importe peu. Ce n'est pas une affection de nos climats. La malaria, la fièvre paludéenne, nous touche de plus près. Elle aussi est causée par un parasite qu'on trouve dans le sang des paludéens. Nous n'en sommes plus aux miasmes d'autrefois. Ici encore, c'est le moustique qui fait l'office d'introducteur.

Il y a peu de temps encore, on croyait que ce parasite, l'hématozoïne de Laveran, se prenait en buvant l'eau bourbeuse des pays à marécages et à fièvres. Laveran avait cependant émis l'hypothèse que les piqûres de moustiques étaient pour quelque chose dans la transmission de la malaria. Ce sont les expériences des médecins italiens qui, dans ces derniers temps, ont fourni la preuve directe que Laveran ne s'était pas trompé.

Il y a de nombreuses espèces de moustiques. Celle qui sert d'appareil aviateur à la filaire, répond au nom de « culex ciliaris ». Elle n'a rien à voir avec le transport du parasite de la malaria. D'après les Italiens, et en particulier, d'après Grassi, celui-ci ne fait usage pour ses déplacements que de l'espèce dite « anopheles claviger » Il est rassurant d'apprendre que le moustique vulgaire, le « culex pipicus », qui abonde aussi dans les pays marécageux, n'est pour rien dans la transmission de la malaria.

M. Grassi a fait dormir toute une nuit quatre personnes de bonne volonté dans une chambre où l'on avait lâché une nuée de « culex pipicus » capturés dans une région où la fièvre paludéenne est endémique. On ne sait si ces quatre « victimes de la science » fermèrent l'œil de la nuit. Mais, en tous cas, aucune d'elles ne prit la fièvre intermittente.

L'*expérience fut répétée sur un des sujets*, cette fois avec l'« anopheles claviger ». Toutes les nuits, on lâchait dans sa chambre de nombreux moustiques appartenant à cette espèce. Au bout d'une dizaine de jours, le patient présentait tous les symptômes et les accès typiques d'une fièvre tierce, et l'examen de son sang montra les parasites de la fièvre paludéenne à forme tierce, cette précisément qui règne dans la localité d'où provenaient les « anopheles ». Bien plus, le garcon de laboratoire qui s'était occupé de la capture des moustiques, et qui avait été piqué nombre de fois, fut aussi atteint de fièvre intermittente.

Il paraît donc certain que l' « anopheles » est bien le véhicule du germe de la malaria. Maintenant, est-il le seul agent de transport, comme le prétend Grassi, et les autres espèces sont-elles aussi inoffensives que l'affirme le médecin italien ? Ce n'est pas l'avis de Koch, qui est allé étudier la question sur place, et tous les « culex » pourraient, à l'occasion, inoculer la maladie par leurs piqûres. Souhaitons cependant que ce soit le médecin italien qui ait raison.

DOCTEUR OX.

Psychologie du Collectionneur

Ne riez pas des transes, des angoisses des *collectionneurs*. La Bruyère a beau se moquer de Diognète, qui emploie son bien et sa vie à compléter la suite d'empereurs romains ininterrompue, ou de Démocède, qui gémit, dépensa *vingt ans, de n'avoir pas certaines gravures* de Callot, il est certain que, — quel que soit le collectionneur qu'il ait voulu viser, le Père Ménestrier ou M. de Beringhem, ou encore M. de Gaignières, *écuyer* de Mlle de Guise, — Diognète et Démocède aimaient leurs médailles et leurs estampes comme la grande Mademoiselle pouvait aimer Lauzun, avec passion, *folie, frénésie, comme on aime* quand on aime vraiment. Le cœur de M. Eudel, l'amateur bien connu, lui battait fort à San Remo, quand il vit en 1880, mettre sur la table la chocolatière d'or au poinçon d' tienne Ballagny. Après un feu roulant d'enchères, deux amateurs restaient seuls à pousser, un marchand de Paris, nommé Perdreau, et M. Eudel. Entraînés par l'ardeur de la lutte (l'humeur propre, en pareil cas, se mêle toujours un peu à l'amour), qui sait jusqu'où les deux rivaux auraient pu aller ? Mais l'historien de l'Hôtel Drouot eut une inspiration soudaine :

— Achetons-la, la chocolatière, dit-il, en se penchant à l'oreille de M. Perdreau, mais à la condition que vous ne la revendrez ensuite !

Je recommande le moyen aux habitués de l'Hôtel des Ventes: Le marteau du commissaire-priseur tombait quelques secondes après et M. Eudel donnait à son concurrent deux mille francs du bénéfice pour racheter cet admirable spécimen dont on lui offrait, — le lendemain, mais sans le séduire — cinq mille francs de plus.

Combien de gens, pour vivre, de septembre 1870 à juin 1871, portèrent leurs couverts, leurs huiliers, leurs joyaux de famille au creuset ! On voyait alors, quai Conti, un pauvre vieux bonhomme à cheveux blancs apporter, de semaine en semaine, quelque pièce d'argenterie. C'était le père Gagne, le pauvre diable prophète et poète de l' « Unité » Ce dépécement de ses tiroirs le faisait vivre. On apporta, un jour, une masse d'argenterie très ouvragée mais d'un goût douteux. Du Louis XV anglais et flamand, c'était l'argenterie de M. de Persigny. A la fonte ! A la fonte aussi, plus tard, les argenteries de certains ministères connues par les « argentiers » de l'Etat, l'argenterie de la Légion d'honneur, où se trouvait une quantité considérable, imprévue, de petites cuillers à dessert. La Commune fondit, avec ces argenteries et les orfèvreries de quelques églises, pour un million cinq cent mille fr. de monnaie. C'est ainsi que disparaissent les œuvres d'art aux heures de doute et de crise.

M. Eudel, qui ne se doutait guère de sa vocation de « curieux », se rappelle avoir accompagné, au lendemain de Février, sa mère chez un orfèvre, qui lui acheta au poids — c'est-à-dire pour rien — une splendide soupière et deux flambeaux merveilleux. C'est à cette époque que M. le baron Jérôme Pichon, le premier amateur d'argenterie, commença sa collection, dispersée trente ans plus tard, en 1878. Son raisonnement était des plus *simples* :

— J'achète des pièces artistiques au prix de leur valeur intrinsèque. Que puis-je risquer ?

Quelques années après, la hausse commença.

M. Pichon donnait alors des plus belles choses leur valeur au poids, environ 200 fr. le kilogramme, plus une petite somme pour la « façon ». Ainsi, une écuelle, qui vaudrait aujourd'hui 5,000 francs, était achetée par lui 200 francs, plus 30 à 40 francs de façon. Que risquait-il, en effet ?

En 1878, le baron Pichon venait de perdre sa femme, et il avait un règlement de compte à faire avec ses enfants. Il résolut de réaliser sa collection et fit appeler Mannheim, l'expert, pour le prier de s'occuper de cette vente à l'amiable.

Le baron Gustave de Rothschild vint au quai d'Anjou et, après un examen attentif de toutes les pièces, offrit en bloc 160,000 francs.

Le président de la Société des Bibliophiles français répondit qu'il désirait de sa collection 170,000 francs. On ne put se mettre d'accord séance tenante.

Quelques jours après. Mannheim allait chez M. Gustave de Rothschild lui dire que le baron Pichon avait réfléchi et lui laissait sa collection au prix offert.

— Si le baron Pichon a réfléchi, répondit M. G. de Rothschild, j'en ai fait autant de *mon côté et je refuse !*

La collection fut vendue. Elle produisit 245,000 francs et le prince Demidoff, à lui seul, acheta pour 80,000 francs de cette argenterie.

De telles collections vous guérissent de la manie de rien acheter. A quoi bon en effet ? On sera toujours écrasé par ces merveilles.

Mais, comment, et pour quelles raisons, quand on est un curieux passionné, un amateur « innamorato » se sépare-t-on de sa collection ? Est-ce par l'assitude ? Est-ce par spéculation ?

Les motifs, d'ordinaire, sont plus compliqués que cela. Souvent, le collectionneur vend ce qu'il a par désespoir de ne plus pouvoir acheter ce qu'il n'a pas. En effet, tout amateur est comme guigné, couché en joue par les marchands. On sait de quelle branche de la curiosité il s'occupe et quand on lui présente un objet qui rentre dans sa « spécialité », on lui tient très cruellement la dragée haute. Il y a eu des temps bibliques pour les collectionneurs où Sauvageot et le cousin Pons — et sans aller plus loin, M. Eudel lui-même — trouvaient pour cinquante francs de plus que le poids, soit environ 500 francs, des flans beaux de Lohendrick, élève de Thomas Germain, qui valent peut-être 5,000 francs aujourd'hui. Et ce temps fabuleux ne date que de 1865. En trente-cinq ans, la curiosité, l'amour, la frénésie du bibelot, la passion de l'œuvre d'art, ont fait de tels progrès, que pareille aventure est aujourd'hui improbable que les millions de Monte-Cristo.

JULIES CLARETIE
de l'Académie Française.

ZIGZAG

Les excursions à l'Exposition.

Un ouvrier viennois, tourneur sur bois, *vient d'arriver à Paris*, poussant devant lui une voiturette dans laquelle avaient pris place sa femme, âgée de vingt-huit ans, et un bébé âgé de quatre mois.

Cet ouvrier, nommé Antoine Hanelian, a effectué son voyage, de Vienne à Paris, en un mois ; il vendait en route de route, des cartes postales, ce qui lui valut, en Bavière, une *condamnation à 102 marcks d'amende* pour délit de colportage sans autorisation.

***

La force de l'habitude

Un des principaux magistrats de Londres avait accepté de présider une réunion dans un village du voyageur, récemment revenu de la République Argentine, devait faire une conférence sur les pays qu'il avait parcourus. A l'heure dite, le magistrat monta donc au fauteuil présidentiel et donna la parole au conférencier. Puis, il se plongea en de profondes réflexions, ou peut-être se laissa gagner par une douce somnolence ; on ne sait au juste. Assurément, il perdit l'exacte notion des choses et des lieux. Car voici ce qui se passa :

La conférencier parlait avec agrément, et même avait de l'esprit ; il amusa son public, *dont la gaieté, d'abord discrète, s'exprima* bientôt par des rires sonores. A ce bruit, notre magistrat s'éveilla de son rêve, mais imparfaitement. Car on le vit soudain prendre une attitude sévère, jeter autour de lui des regards irrités, et s'écrier d'une voix tonnante : « Je rappelle que toute manifestation est interdite.

Si ces rires inconvenants se renouvellent, je ferai évacuer la salle. » Le public et le conférencier lui-même furent au premier moment frappés de stupeur. Puis retentit un éclat de rire général dont les échos formidables et prolongés révélèrent tout à fait l'infortuné président et lui firent comprendre, mais un peu tard, qu'il n'était pas à l'audience.

***

On ne pense pas à tout

L'on sait que, pour éviter les fraudes, l'Administration des Postes vient d'une erreur indélébile. L'inventeur de cette erre est M. Schlumberger, qui perçoit pour sa découverte un droit de deux francs par litre employé.

Économe, l'Administration n'use de cette encre que pour les timbres de quinze centimes. Quand aux autres timbres de un, deux, cinq, dix et même vingt-cinq centimes les fraudeurs ont beau jeu de les laver et les faire resservir, soit pour un nouvel affranchissement soit pour les revendre.

L'encre indélébile fut appliquée pour la première fois par le Mont-de-piété. Seulement, il se passa ceci : Un conducteur d'omnibus avait une reconnaissance du Mont-de-piété dans la poche de son gilet de flanelle. La femme du conducteur prit, un jour, le gilet de flanelle pour le laver. Elle le fit sécher, et s'aperçevant qu'un papier y avait été oublié, le montra à son mari. C'était la reconnaissance. Mais l'encre avait disparu. L'inventeur avait cougé à tous les résultats, sauf au plus simple, à la potasse. Il avait expérimenté pendant deux ans tous les produits chimiques, excepté celui-là. Ce n'est qu'après les nouvelles recherches qu'il parvint à corriger son encre et à la livrer à l'Administration des Postes.

LES CHEVEUX BLANCS

NOUVELLE

par HENRY DE FORGE

I

« Tu veux donc la savoir, cette triste histoire de ma vie ? » me dit ma tante *Louise ce soir-là.*

Nous étions seuls tous deux dans le grand salon à tisonner au coin d'un feu clair.

Ma mère, en voyage, m'avait laissé pour deux jours à la garde de sa sœur, douce et charmante femme, qui m'aimait de tout son cœur et m'avait gâté enfant. Elle ne s'était jamais marié, vivant un peu à part dans une solitude volontaire, parfois bizarre de caractère, avec je ne sais quoi de mélancolique en elle qui attirait. Elle avait dû être très belle ; elle l'était encore sous sa couronne de cheveux blancs qu'elle avait eus, parait-il, très jeune. Je savais qu'elle avait été, jeune fille, une des plus remarquables personnes de Paris, et on l'avait, me disait ma mère, demandée près *de vingt fois en mariage. Elle avait toujours refusé.*

Était-ce le grand feu qui flambait doucement en cette froide soirée d'octobre ? Était-ce une longue causerie sur des choses très-graves que nous venions d'avoir ? Était-ce encore comme une bouffée *de souvenirs qui venait de lui remonter* au cœur ?

Tante Louise se mit à parler, lentement...

II

« Tu me demandes pourquoi j'ai eu les cheveux blancs si tôt. Ils le furent plus tôt encore que tu ne le crois peut-être ; ils datent de ma vingtième année. Ecoute et retiens ce que je vais te dire, toi qui me *parles souvent de l'amour.*

» C'est une histoire d'amour, en effet.

» Tu as vu, dans l'album de la famille, le portrait d'un cousin à nous, mort depuis longtemps, — un marin, Pierre Villemeur. C'était un homme fort intelligent, officier très jeune, naviguant sur les bâtiments de *guerre de l'Etat. Aimable et bon*, un peu rêveur peut-être, il avait été accueilli à la maison chaque fois avec joie. Je ne l'avais guère connu enfant, car il avait été élevé en Angleterre. Il était presque tout-à-coup apparu dans ma vie comme un brillant et charmant voyageur qui intéressait par ses récits ma curiosité de jeune fille, trop proche parent pour que je fusse gênée avec lui, passant même chez nous, entre ses voyages, de longs moments, des semaines *entières, ce qui faisait de lui à mes yeux* comme quelque chose de mon entourage, comme mon frère un peu.

» Très correct toujours vis-à-vis de ses cousines, ta mère et moi, il paraissait même presque froid, — sans doute un reste de la rigidité anglaise qui avait *entouré sa jeunesse.*

» Pourtant, vers mes dix-neuf ans, à un long séjour qu'il fit avec nous à la campagne, je remarquai en lui une attitude singulière à mon égard, une sorte de trouble, silencieux pourtant, mais évident. Les femmes ne se trompent pas à ces *choses-là. Un brin coquette comme toutes* les jeunes filles, je sentais qu'il me faisait la cour. Comme toutes les jeunes filles aussi, j'étais flattée et contente, le trouvant du reste à mon gré, mais acceptant cela avec je ne sais quoi de léger et d'un peu moqueur.

» *Je trouvais très drôle d'être aimée* et je n'étais pas sentimentale en diable.

» Néanmoins, je le laissais m'adorer en silence, me prêtant à ce jeu qui me semblait charmant. affolant le malheureux par une sorte de câlinerie mutine et souriante.

» *Lui* m'adorait éperdument, c'était certain. Un jour, il me le dit, simplement, d'une voix grave. Ces mots sérieux m'émurent ; je pris sa main tremblante et la pressai très-fort.

» Il devait bientôt partir pour six mois de voyage, et quand il vint me dire adieu, *doucement, sans parler, je lui tendis mon* front, où il prit lentement un baiser, — le premier.

» — Les marins oublient ! disait-on souvent autour de moi, en causant.

Et moi je crus que les marins devaient oublier. Après le départ de Pierre je restai longtemps rêveuse, *changée moi-même*. Puis, notre père commença à nous mener dans le monde, la mère et moi.

» Je ne connaissais pas encore le monde, et ce fut pour nous deux une joie toute nouvelle et profonde. Fort jolies, nous étions très admirées. Ta mère se marie vite, et *moi j'eus bientôt une foule d'adorateurs brillants.*

» J'étais heureuse de me faire adorer. Je me laissais bercer par toutes ces belles choses qu'on me disait. J'oubliai complètement Pierre et songeai à épouser M. de X..., brillant gentilhomme que *j'avais rencontré en plusieurs salons.*

» Tout à coup, l'officier de marine revint d'un long voyage dans les mers de Chine, — l'expédition de 1860, où il s'était brillamment signalé. Il avait repris ce ne sais quoi de froid et de correct qu'il avait apparaît à notre égard. Et c'est presque indifférent qu'il apprit par mon père le projet de mon mariage avec M. de X...

» *Il était près de nous à la campagne*, chassant et se distrayant avec son oncle. Il ne me parla de rien, aimable toujours, sans quoi que ce fût de spécial vis-à-vis de moi. Peut-être m'avait-il aussi oubliée...

» Au bout de trois jours, on le trouva tout-à-coup étendu dans le salon, frappé d'une congestion. Les médecins, accourus, dirent qu'il avait attrapé cela de ses voyages d'Orient. Il mourut au bout d'une heure, sans avoir parlé... »